

Une enfance juive en Méditerranée musulmane

Leïla Sebbar (dir.)

Bleu autour, mars 2012

368 pages, 26 €

Le Pays natal

Leïla Sebbar (dir.)

Elyzad, mai 2013

240 pages, 19,90 €

Lire l'œuvre de Leïla Sebbar, c'est explorer le couple de l'identité et de l'histoire, au cœur des enjeux et des drames de la société contemporaine.

Née en Algérie française, Leïla Sebbar est la fille d'un père algérien et d'une mère française, tous les deux instituteurs. Cet élément biographique va être le ferment de sa vocation littéraire, structurant en grande partie une œuvre littéraire passionnante pour le public.

On perçoit cette hybridation dès ses premières publications, dont la trilogie de Shérazade qui s'ouvre avec *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (1982). Consacré à une jeune fille fugueuse, avatar de la deuxième ou la troisième génération d'immigrés maghrébins en France, dite « beur », le roman explore la condition postcoloniale de la France contemporaine. Toujours dans la même veine, l'écrivaine en quête d'identité étudie la « francité » dans *Le Chinois vert d'Afrique* (1984), dont le titre même introduit clairement un signifiant de métissage.

Cette période des années 1980 se caractérise par une poétique de « croisement » ; Leïla Sebbar se définit d'ailleurs elle-même comme une « croisée », et met en exergue une identité plurielle au croisement de deux pays, deux cultures, deux histoires. « *Je suis une croisée* [écrit-elle dans un échange épistolaire avec Nancy Huston, intitulé *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil*] qui cherche une filiation et qui écrit



dans une lignée, toujours la même, reliée à l'histoire, à la mémoire, à l'identité, à tradition et à la transmission » (*Lettres parisiennes*, p. 138).

On repère ici une autre dimension de l'œuvre de Leïla Sebbar : la mémoire et l'oubli, la transmission et l'identité, composantes intrinsèques de l'exil. L'auteure y revient notamment dans une série de nouvelles qui explorent la condition des exilés de tous horizons, des minorités malmenées en France, des dominés, des femmes. Le thème de l'exil est en effet exploité par l'écrivaine, entre autres dans son roman *Le Silence des rives* (1993), où, suspendu entre « des rives », le héros devient l'allégorie de tous les marginaux et anonymes de la communauté nationale en France.

Leïla Sebbar ou la dialectique de croisement

Le travail de mémoire mais aussi de témoignage tient donc une place importante chez Leïla Sebbar, comme chez un grand nombre d'écrivains postcoloniaux. On le voit à l'œuvre dans *La Seine était rouge* (1999), roman qui évoque la manifestation pacifique d'Algériens organisée à Paris par la fédération de France du FLN, le 17 octobre 1961, au cours de laquelle les manifestants ont été massacrés par la police française.

Mais la romancière et nouvelliste ne s'arrête pas à une écriture individuelle. Elle poursuit, à partir de 1993, son exploration à la fois de l'enfance, de l'histoire coloniale et postcoloniale dans des « autobiographies collectives ». Ce sont *Une enfance d'ailleurs*, codirigé avec Nancy Huston (1993), *Une enfance algérienne* (1997), *Une enfance outremer* (2001) ou encore *C'était leur France. En Algérie, avant l'indépendance* (2007).

Récemment, en l'espace d'une année, deux ouvrages paraissent dans cette veine : *Une enfance juive en Méditerranée musulmane* (prix Haïm Zafrani, 2012) et *Le*

Pays natal. Le premier recense trente-quatre témoignages de membres des communautés juives exilés des pays de la rive sud de la Méditerranée, ainsi que de la Turquie ou du Liban. Sous prétexte de récits d'enfance, se tissent ici des histoires de juifs dans ces pays, histoires closes par un exil massif survenu à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. Le rappeler revient ici à raconter, au-delà d'un témoignage nostalgique, un monde cosmopolite, des tensions et des échanges interculturels, un métissage éventuel et souvent fécond de créations artistiques, dont témoignent les contributeurs de cet ouvrage.

Le second donne voix à dix-sept écrivains qui, du Maroc à la Turquie, évoquent leur terre natale. On entend alors les langues mêlées d'Alger, on savoure le café libanais à la cardamome, on aperçoit les « identités à facettes » de ces auteurs. Car, au-delà du mal du pays, les tensions qui traversent les écrivains affleurent : entre France et pays natal, langues « d'origine » et « d'arrivée », mémoire des lieux et réalité du présent...

Ces récits de famille peuvent, à première vue, paraître nostalgiques. Ils nous font en fait découvrir, au-delà d'une exploration de l'enfance dans des pays coloniaux, des trajectoires personnelles animées par la dialectique du croisement, de l'exil et de la mémoire, toujours dans une perspective où s'entremêlent politique et intime, histoire, mémoire et politique. A l'instar de notre époque contemporaine...

Ewa Tartakowsky,
centre Max Weber,
LDH Paris 10/11